

1

De l'orientalisme au panasiatisme

PROBLÉMATIQUE

- ‡ Comment est-on passé au XIX^e siècle de l'orientalisme à l'asiatisme, et au XX^e de l'asiatisme au panasiatisme ?

1. LE COURANT ORIENTALISTE

Le courant orientaliste se construit par opposition à l'Occident et selon P. Pelletier « se confond pratiquement avec le courant asiatiste ». Il témoigne d'un rejet de l'Occident et d'une prise de conscience de la spécificité asiatique. Le Japon y tient une place prééminente, longtemps jugé seul capable de lutter par exemple contre les États-Unis, incarnation de l'Occident (O. Shumei écrit après Pearl Harbour : « *la création d'un monde nouveau passe inévitablement par la lutte à mort entre les champions de l'Orient et de l'Occident* »). Mais l'héritage chinois (riziculture inondée, calligraphie, philosophie) est aussi structurant. La prise de conscience d'une identité orientale est aussi le fait d'intellectuels fins connaisseurs de l'Occident, où ils ont vécu et étudié : les historiens jouent un rôle actif dans le développement des études orientales et beaucoup théorisent la rupture entre Asie et sous-continent indien, comme Shiratori Kurakichi, où le Japon joue un rôle éminent (nipponisme).

Politiquement, cet orientalisme prend la forme d'accords préférentiels entre pays asiatiques. Avant 1930, ce régionalisme anti-occidental se veut unioniste, sans leadership. Après 1930 le militarisme japonais change la donne et l'orientalisme devient impérialiste. Depuis 1980, il est redevenu « réactif », le désir d'unité prévaut face à la suprématie américaine.

L'orientalisme ne se calque pas sur une tendance politique : on y trouve aussi bien des socialistes proches de l'anarchisme (T. Tôkichi) que des libéraux avides d'un siècle des Lumières asiatique (S. Teiichi). Chez ce dernier, l'évidence d'une « *destinée commune des pays asiatiques* » le pousse à défendre une alliance sino-japonaise (1890). Dans la même veine, K. Atsumaro fonde une doctrine Monroe asiatique, connue par la tautologie célèbre « l'Orient est l'Orient de l'Orient » (1902).

2. LA NAISSANCE DE L'ASIE DU SUD-EST

Dans les années 1910, l'expression Asie du Sud-Est (« Tônan Ajia ») supplante d'autres métaphores qui désignaient « les mers du sud », le « midi », les « pays du sud » (de la Birmanie britannique aux Philippines américaines). Ce terme permet alors de se positionner en Eurasie et de délimiter les aires d'influence réciproques des Asiatiques et des Européens. E. Reclus évoque alors les « pays de l'angle » (situés entre Inde et Chine).

Le mot « *Tôa* » (Asie orientale) apparaît en 1930 et avec la « sphère de coprosperité japonaise » prend une dimension impérialiste. Le Japon s'affirme vis-à-vis de l'Occident et du reste de l'Asie. Pearl Harbour est d'ailleurs pour les Japonais le début de la « guerre de la Grande Asie orientale ».

3. ASIATISME ET PANASIATISME

L'asiatisme ne se contente pas de désigner une communauté culturelle et historique du Japon et de la Chine. Il recherche le « *fond commun des peuples asiatiques pour amener ceux-ci à leur émancipation dans un cadre collectif [...] ; toute la gamme de la démocratie, du libéralisme, du nationalisme, de l'anti-impérialisme peut ainsi s'y retrouver* » (P. Pelletier).

L'expression « asiatisme », apparue en 1892 dans la revue *Ajia*, amalgame l'idéologie et les mouvements revendiquant l'Asie aux Asiatiques. Dans son sillage, l'ultranationaliste T. Mitsuru veut développer les pays asiatiques jusqu'à l'Inde, au Tibet et à l'Asie centrale. Dès 1901 sa « Société du dragon noir » veut chasser les Russes d'Asie orientale. U. Ryôhei promeut le « Grand Asiatisme » (1917) avec le même but. Ces sociétés confidentielles sont souvent financées par les zaibatsui, les banques, les entreprises de transport. K. Kenkichi popularise cet asiatisme avec son *Traité du grand Asiatisme* (1916) faisant de la coopération sino-nippone la « *base de l'asiatisme* », donnant une réponse au mythe occidental vivace du « péril jaune ».

Il essaime en Asie grâce aux intellectuels étrangers notamment formés à l'université de Tokyo. C'est le cas de Chiang Kai-shek et Wang Jingwei. Les premiers communistes chinois (comme Li Dazhao cofondateur du PCC en 1921) ou Sun Yat-Sen plus tard, prônent un « nouvel asiatisme » en refusant au Japon le leadership qu'il réclame. Dans l'un de ses derniers discours en 1924 Sun Yat-Sen d'ailleurs évoque l'idée d'un « panasiatisme » ; il insiste sur l'antériorité de la puissance asiatique, son assoupissement à l'époque moderne et son réveil grâce au Japon, interprétant la victoire des Japonais sur les Russes en 1905 comme celle de l'Orient sur l'Occident. Le Japon doit pour lui aider la Chine à s'émanciper des traités inégaux. Cette idée fut fondatrice de mouvements comme l'Entente asiatique (1907) qui visait à aider à l'indépendance nationale et culturelle de l'Asie. Ses membres furent les fers de lance de mouvements nationalistes : Phan Bôï Châu (Vietnam), Mariano Ponce (Philippines), S. K. Verma (Inde)... L'asiatisme contemporain (comme repli identitaire) fut incarné par Lee Kwan Yee (Singapour) ou Mahatir (Malaisie).

L'asiatisme cherche des alliés dans le monde musulman et dans le Tiers-Monde. Indépendantistes et défenseurs du panislamisme partagent avec les Asiatiques la même haine de l'Occident (ce qui explique que les médias japonais prennent fait et cause pour les Éthiopiens au moment de la campagne mussolinienne de 1935).

AXES ESSENTIELS

- « *L'asiatisme classique* » (W. Ping) prône une solidarité sino-japonaise, et une alliance asiatique.
- *Cette vision se dissout dans l'impérialisme nippon mais ressurgit dans les mouvements indépendantistes ultérieurs (J. Laurel aux Philippines, Ba Maw en Birmanie).*

2

Croissance et modernité au Japon depuis l'ère Meiji

PROBLÉMATIQUE

‡ Comment le Japon est-il passé depuis 1868 de la modernisation à la modernité ?
(J.-F. Souyri)

1. LA CROISSANCE DE L'ÈRE MEIJI REPOSE SUR L'OUVERTURE EXTÉRIÈRE... ET LA « CHASSE À LA BALEINE » (P. PELLETIER)

Les rivalités et les transferts technologiques entre pêcheurs japonais et américains à la fin de l'ère Tokugawa sont le point de départ de l'ouverture japonaise. Privés de ressources en Atlantique, 300 baleiniers américains accostent l'archipel Osagawara. Certains Japonais, formés à cette pêche industrielle, deviennent leurs grands rivaux. Dans ce climat, en 1853, le consul T. Perry impose aux Japonais l'ouverture des ports nippons. La pêche à la baleine a donc permis « *aux États-Unis de devancer les autres puissances occidentales désireuses de rouvrir le Japon* ». En 1858, les Japonais se voient imposer des traités inégaux.

Les Japonais, inquiets du précédent chinois, veulent éviter d'être conquis par l'Occident ; il s'agit de se moderniser pour éviter la décomposition, accompagner l'ouverture pour ne pas la subir. Meiji (1868-1912) prétend construire « un pays riche, une armée forte ». Pour ce faire, une armée de conscrits est établie (1872), et le bellicisme devient la pierre angulaire de la géopolitique nippone (conquête de Sakhaline en 1895, de la Corée entre 1910 et 1923). Meiji veut combiner « l'esprit japonais, la technique occidentale » après l'échec retentissant de la délégation japonaise à l'exposition universelle de Paris (1867). Le « serment des 5 articles » (1868) y répond et insiste sur la modernisation sociale et scolaire pour combler le retard technologique. L'université de Tokyo est créée (1869), l'école est décrétée obligatoire (1872) ; le système féodal est détruit (1871) et la désamouraisation commence. Le yen est adopté comme monnaie nationale (1872) et une banque centrale est créée (1882). Dans les années 1890 se constituent les premiers conglomérats (*zaibatsu*) comme Mitsui, mettant en œuvre une politique paternaliste fondée sur les hauts salaires, l'emploi à vie, les bonus au rendement. Ils rachètent à bas coût les entreprises publiques. Le protectionnisme éducateur se développe à partir de 1898 pour soutenir la sidérurgie. Le financement des chemins de fer est couvert par les recettes du commerce (thé, riz), et la captation de la rente foncière des samourais. Le textile, profitant de la crise européenne du ver à soie, est à son apogée.

Plus qu'une rupture Meiji est dans la continuité de Tokugawa ; le XIX^e siècle tout entier est une période incubatoire de la modernité (F. Abbad). C'est le militarisme des années 1930, plus que Meiji, qui a conforté l'industrialisation nippone (cf. conquête de la Manchourie).

2. « UN APRÈS-GUERRE QUI S'ÉTIRE » (J.-F. SOUYRI) : LE JAPON EN PLEINE CROISSANCE RÉINVENTE SA MODERNITÉ

Le 27 avril 1952, le traité de San Francisco met fin à l'occupation américaine et ouvre la décennie miraculeuse du « Jimmu boom ». En 1953, l'entreprise *Sanyo* lance le premier lave-linge japonais. Avec le réfrigérateur et l'aspirateur ce sont les 3 emblèmes de la prospérité, qui font oublier les privations alimentaires et les coupures d'électricité de la décennie précédente. Une agence de planification (1956) chapeaute les grandes orientations économiques. Pour J. F. Souyri, « *l'extension du marché intérieur par le relèvement des salaires, l'État-providence et le développement du commerce international sont au cœur de la nouvelle phase de croissance mondiale des Golden Sixties.* » Le Japon veut devenir un pays avancé par le biais du MITI (ministère du commerce et de l'industrie), s'équipe de biens électriques ménagers. Son agriculture est mécanisée, il adhère au FMI et à l'OCDE (1964). Son PNB dépasse celui de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne (1969) et il est consacré par l'exposition d'Osaka (1970). Depuis les JO de Tokyo (1964) il s'est doté d'un train à grande vitesse, le *Shinkansen*. De 1955 à 1973, le revenu national quintuple. Son modèle repose sur une organisation nouvelle du travail, le toyotisme ; mais également sur la forte épargne des ménages qui permet aux sociétés de crédit (*sogos shoshas*) de financer par endettement les entreprises et la recherche-développement. Le toyotisme reconnaît le savoir-faire ouvrier et lui fait contrôler la qualité aux étapes de la production. La forte mobilisation syndicale permet des augmentations de salaires (« les offices de printemps »).

3. L'ENTRÉE DANS LES VINGT PITEUSES JAPONAISES

La remontée excessive des cours du yen (*endaka* de 1985), voulue par les Américains, le vieillissement, l'éclatement de la bulle immobilière en 1991 plongent le Japon dans une crise profonde. Des chocs extérieurs compliquent la donne, du tremblement de terre de Kobé (1995) à la tragédie de Fukushima (2011). Dès 2009 son PIB (en PPA) est dépassé par la Chine.

Le Japon est aussi pionnier dans les scandales environnementaux (Chisso responsable de la maladie de Minamata depuis les années 1930, maladie d'*itai itai* à Toyama en 1965). Il redevient aussi le terreau de courants extrémistes, comme la secte *Aum*, responsable d'attentats au sarin dans le métro, et ayant cherché à se doter de matériaux fissiles.

Le Japon devient cependant aujourd'hui un laboratoire des « sorties de crise », grâce à son premier ministre Shinzo Abe, initiateur d'une politique audacieuse pour sortir de la déflation ; mais ceci au prix d'un chômage tenace et d'une dette publique colossale (250 % du PIB), certes principalement détenue par les Japonais eux-mêmes.

AXES ESSENTIELS

- ➔ *Le Japon est redevenu derrière la Chine le « troisième grand » (R. Guillaïn) et peine à sortir de la crise Heisei depuis 1989.*

3

La Chine et le monde, entre ouverture et fermeture

PROBLÉMATIQUE

‡ Comment la Chine, après avoir « raté le rendez-vous de la révolution industrielle » au XIX^e siècle, a-t-elle « comblé son déficit de modernité » au début du XXI^e siècle (A. Roux) ?

1. L'OUVERTURE FORCÉE AU TERME DES GUERRES DE L'OPIUM (1839-1911)

Une tradition de fermeture s'est instaurée : toutes les capitales des grands empires chinois ont en outre été des villes de l'intérieur : les Qin (221-206) choisirent Xianyang, les Tang (669) Xi'an et il faut attendre le XIV^e siècle pour que les Yuan choisissent Pékin, toujours loin des mers. La Chine s'abrite derrière la Grande Muraille, protégeant les Han des barbares, au moins depuis les Ming qui aux XV^e-XVI^e siècle décident de relier les différents pans édifiés depuis le III^e siècle. Le *Nei* (l'intérieur, l'intime) est dissocié du *Wai* (l'étranger, le barbare). On se méfie de la mer. La Chine se perçoit comme le centre du monde, et le monde lui-même (P. Gentelle), autour de 5 points cardinaux. Ce centre a basculé depuis la colonisation, vers l'est, au point d'englober le littoral jusqu'à Taïwan. Pendant des siècles, la « *Chine obsidionale* » s'opposa au « *Japon bouillonnant* » (C. Grataloup).

Deux conflits mettent un terme à cette logique, les guerres de l'opium : en 1839-1842, les Anglais, rejoints par la France (1858-1860) imposent aux Qing l'ouverture au commerce international. L'Angleterre populeuse de la révolution industrielle échange clandestinement soie et thé chinois contre de l'opium, à Canton notamment. La Chine se retrouve en déficit commercial. Les Anglais veulent aussi leur imposer leur laine du Lancashire. En 1839, l'empereur fait incendier les caisses d'opium et met le feu aux poudres.

Français et Anglais imposent l'ouverture à 11 ports par des traités inégaux, dont Canton, Shanghai, Tianjin. Les droits de douane sont limités à 5 %, les Occidentaux circulent librement, acquièrent des propriétés ; les étrangers développent des concessions et le commerce de l'opium repart. La Chine est découpée en zones d'influences, allemande dans le Shandong, anglaise dans la vallée du Yang Tsé, française et portugaise au sud, russe et japonaise en Mandchourie. Cette faillite des Qing génère des révoltes sur fond de sentiment de retard technologique et militaire. Si la Chine entre dans une crise économique et monétaire grave, quelques villes en profitent, comme Shanghai ; les taxes sur l'opium permettent de multiplier par 10 le budget de l'État entre 1840 et 1911.

2. LA FERMETURE MAOÏSTE (1949-1975)

Le Parti communiste chinois créé en 1921 s'impose avec Mao (1949) et rompt avec cette ouverture. Le modèle chinois, par opposition au stalinisme, mise sur le grand bond en avant des campagnes (1958-1961) et la révolution culturelle (1966-1970). Il proscriit la ville, lieu du banditisme, de la drogue, de la prostitution ; on estime que dans les années 1930 les bandits (ou seigneurs de guerre)

constituent 10 % de la population littorale chinoise (Canton, Shanghai). Mao favorise les campagnes qui ont permis son accession au pouvoir. La campagne des « Cinq Anti » de 1952 (pots-de-vin, fraude fiscale, détournement de biens publics, escroqueries et délits d’initiés pour les marchés publics) associe grande ville et corruption ; il stigmatise les « intellectuels droitiers » qui défendent l’urbanité (campagne des Cent Fleurs de 1956-1957).

3. L’OUVERTURE ACTUELLE EST L’HÉRITIÈRE DE « TROIS MONDIALISATIONS CENTRÉES SUR LA CHINE » (T. SANJUAN)

La phase d’ouverture coïncide avec le programme des 4 modernisations lancé par Zhou Enlai en 1975. L’avènement de Deng Xiaoping en 1978 marque un tournant : Deng lance des réformes, décollectivise les campagnes, décentralise le pouvoir économique. Le sud du pays est dynamisé par sa diaspora et attire déjà les IDE. Quatre zones économiques spéciales (zones franches) sont créées dans le Guangdong et le Fujian en 1980, loin de Pékin. En 1984, 14 villes côtières dont Canton, Wenzhou, Shanghai peuvent créer leurs propres zones de développement. Toutes les villes littorales puis fluviales sont ouvertes (1988-1992), et l’État s’engage à construire une « économie socialiste de marché ». Les villes frontalières commercent avec l’Extrême-Orient russe, l’Asie centrale, le Vietnam. La vocation exportatrice de la Chine est reconnue. Depuis 1999, l’objectif est la valorisation de l’ouest du territoire chinois (« *go west* »), son rééquilibrage (barrage des Trois Gorges, réforme des entreprises privées). La Chine est officiellement une puissance mondialisée depuis 2001 et son adhésion à l’OMC. Trois ans plus tard, ainsi que le rappelle A. Roux, elle produit 85 % des tracteurs du monde, 70 % des jouets, la moitié des appareils photos, des ordinateurs portables, des chaussures... Pékin, Hong Kong et Shanghai s’affichent comme les 3 vitrines de l’ouverture.

En réalité cette évolution traduit l’emboîtement de trois formes de mondialisations. Le sinocentrisme d’abord, qui fait de la Chine le centre organisateur du monde depuis sa capitale et un modèle capitaliste. Une mondialisation réticulaire ensuite, qui intègre la Chine à la mondialisation par sa diaspora : les Chinois de l’outre-mer se regroupent en Asie du Sud-Est et dans les pays neufs dès la fin du XIX^e siècle. Aujourd’hui 50 millions de Chinois habitent des *Chinatowns* et sont les ambassadeurs de ce modèle. Enfin, la Chine a opté clairement pour une mondialisation par ses métropoles littorales, souvent héritières des concessions et comptoirs coloniaux.

AXES ESSENTIELS

- ➔ *La Chine a changé de regard sur ses propres frontières et est devenue une puissance mondialisée ; d’abord subie cette mondialisation est aujourd’hui consentie mais encadrée.*

4

L'Asie orientale et le monde depuis le XIX^e siècle

PROBLÉMATIQUE

⌘ Les États asiatiques, nés de la colonisation, se sont-ils affirmés depuis la guerre froide et la décolonisation ?

1. QU'EST-CE QUE L'ASIE ORIENTALE ?

Loin d'être un ensemble homogène, l'Asie du Sud-Est est diverse politiquement, religieusement, ethniquement. Elle se compose de 10 États qui, sauf la Thaïlande, émanent de la décolonisation : Philippines (1946), Birmanie (1948), Indonésie (1949), Cambodge, Laos et Vietnam (1954), Malaisie (1957), Singapour (1965), Brunei (1983). On élargit cet espace au Japon, aux Corées et à la façade chinoise, sous l'appellation Asie orientale.

Son unité tient à sa soumission séculaire à des influences extérieures : les frontières ont rarement respecté les découpages ethniques, et la colonisation européenne, en important l'État territorial, a complexifié sa géopolitique. Si la colonisation a pu étouffer des rivalités régionales, elle n'a pas su intégrer les identités régionales dans ces coquilles étatiques. Les jeunes gouvernements durent faire face à des forces centrifuges minant ces nouveaux États, illégitimes aux yeux des peuples.

2. L'AFFIRMATION DES ESPACES DU SUD-EST ASIATIQUE ET LA RENCONTRE AVEC L'OCCIDENT (XIX^e SIÈCLE, 1945)

Trois États dominent le premier XIX^e siècle : les royaumes birmans, siamois et vietnamiens. Chacun cherche à soumettre les principautés voisines, bientôt vassalisées et soumises à tribut. Leur autorité s'affirme à travers les guerres du XVIII^e siècle, avec des dynasties pérennes : Konbaung en Birmanie, Chakry à Siam, Nguyen au Vietnam. Leur contrôle des confins reste incertain mais elles imposent leur administration, renforcée pour dominer un espace élargi. On voit ainsi « *des innovations importantes dans divers domaines, taxation, gouvernement provincial, organisation militaire, communications, exploitation systématique de la force de travail des sujets* » (Nguyễn Thê Anh).

Les Occidentaux font incursion avec la volonté de se partager les marchés asiatiques. Des conflits avec les marchands birmans poussent les Anglais à 3 guerres d'annexion (1826, 1857, 1885). Ils imposent des clauses inégales conférant à leurs ressortissants exemptions de taxes, droits d'accès à la propriété, etc. La France prend pied avec Napoléon III à Saïgon (1859) puis en Cochinchine (1862). Les défaites et l'absence de décollage économique fragilisent le pouvoir. La diplomatie siamoise parvient à mener une politique de modernisation (abolition de l'esclavage, libre-échange) propice à la stabilité politique. Le monde malais puise dans son éclatement une relative autonomie à l'égard de l'Occident, et une certaine prospérité.

Les États s'affirment après 1870 quand se renforce la tutelle coloniale. Les frontières délimitent des unités politico-administratives mais pas des nations. Normes et bureaucrates européens s'imposent. Les territoires stratégiques sont en administration directe, les protectorats tolèrent des autorités indigènes. La Birmanie est annexée en 1886. La France achève sa « pacification » en Indochine en 1897 ; le traité de Pangkor (1874) installe à la cour malaise un Résident britannique. Les Hollandais arrachent les Indes néerlandaises au terme de la terrible guerre d'Aceh (1903).

3. L'ASIE ORIENTALE ET LE MONDE DEPUIS 1945

La Seconde Guerre mondiale déconstruit l'édifice colonial, parce que la présence japonaise – Thaïlande exclue – s'est substituée à la présence européenne. Elle a donné un élan décisif aux mouvements de libération nationale.

Les chemins de l'indépendance furent divers, alors que la guerre froide amène chaque État à se positionner, par rapport aux Européens, aux deux grands, et à la Chine. La division idéologique est institutionnalisée avec l'OTASE (Organisation du traité de l'Asie du Sud-Est) en 1954 : Thaïlande, Philippines, Sud-Vietnam rejoignent le camp américain. L'option neutraliste est choisie par la Birmanie et l'Indonésie, membres du « groupe de Colombo ». C'est le noyau de l'ASEAN (traité de Bangkok, 1967).

Ces indépendances forment le nationalisme mais remettent peu en cause les frontières coloniales. Les enjeux sont colossaux. Il faut créer une identité nationale et une unité au-delà des clivages précoloniaux (or les cadres indigènes manquent). Il faut lutter contre l'insécurité et la misère aggravées par les migrations. L'Asie cesse alors d'être un enjeu de la guerre froide et la Chine suspend son aide aux guérillas.

La Birmanie accède à l'indépendance en 1948, divisée entre communistes prochinois et nationalistes proaméricains. Des réformes socialistes échouent et l'instabilité amène en 1988 à une révolte étudiante où émerge l'icône démocratique Aung San Suu Kyi. Une dictature militaire s'impose, matinée de bouddhisme et de libéralisme (State Law and Order Retoration Council ou SLORC). La nouvelle constitution (1993) conforte le poids des militaires et rejette le résultat des élections libres. **La Thaïlande va de coup d'État en junte militaire, malgré des révoltes étudiantes (1973) et des façades d'institutions démocratiques. Cambodge, Vietnam et Laos ont été gagnés après 1970 par le socialisme révolutionnaire,** dans ses formes les plus terribles (Kampuchéa). L'influence communiste reste forte. **La Fédération de Malaisie, monarchie parlementaire (1957), se sépare de Singapour (1965). En Indonésie, Sukarno est président à vie d'une « démocratie dirigée ».** L'armée s'empare du pouvoir (1965) et son chef, Suharto, impose à Sukarno de renoncer à son titre, instaurant un « Ordre Nouveau » et l'ouverture à l'étranger.

AXES ESSENTIELS

- *Depuis 1990, l'opposition entre deux Asie du Sud-Est, l'une communiste, l'autre capitaliste, s'est atténuée (cf. entrée du Vietnam dans l'ASEAN).*
- *Le nouveau clivage oppose cette Asie orientale à la Chine continentale.*